

Claude Millet
Université Paris-Diderot
CÉRILAC

Littérature et savoirs de l'*Encyclopédie* aux *Méditations poétiques*
(Poésie, philosophie, sciences)

La conjonction de la littérature et des savoirs les unit à partir de leur partage, appelle à la délimitation de leurs territoires, au dessin de leurs frontières. La carte, ou les cartes de ces territoires tracent une histoire : une histoire d'alliances, de pacifiques unions, mais aussi d'invasions, d'annexions, de guerres de souveraineté, de luttes pour l'indépendance, de réclamations identitaires, d'expulsions ; une histoire d'interactions, si bien que la question « littérature et savoirs » peut s'inverser en « savoirs et littérature » ; une histoire de définition réciproque, qui nous contraint à une autre question, qu'on peut juger avec Gérard Genette idiot, mais qu'il faut tout de même poser (en l'historicisant) : qu'est-ce que la littérature ? Sans compter qu'il faudrait savoir ce que sont les savoirs.

*

L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert fait du mot *littérature* un équivalent des Belles-Lettres, catégorie générale qui rassemble, dit cette *Encyclopédie* : la grammaire, l'éloquence, la *poésie*, l'histoire¹ et la critique – sans leur adjoindre la philosophie, on verra pourquoi. Le mot *poésie* renvoie ici comme ailleurs à l'âge dit *classique* à tous les ouvrages d'agrément, de goût, d'imagination. Le mot *Lettres* désigne quant à lui « les lumières que procurent l'étude, & en particulier celle des belles-lettres ou de la littérature. [...] on distingue les gens de *lettres*, qui cultivent seulement l'érudition variée & pleine d'aménités, de ceux qui s'attachent aux sciences abstraites, & à celles d'une utilité plus sensible. Mais on ne peut les acquérir à un degré éminent sans la connoissance des *lettres*, il en résulte que les *lettres* & les sciences proprement dites, ont entr'elles l'enchaînement, les liaisons, & les rapports les plus étroits. » Ainsi les sciences et les lettres se renforcent-elles mutuellement : les sciences, et tout particulièrement la philosophie, donnent aux lettres une consistance qu'elles n'auraient pas sans elles ; les lettres prêtent « des charmes » aux sciences. « Elles embellissent tous les sujets qu'elles touchent : les vérités dans leurs mains deviennent plus sensibles par les tours ingénieux, par les images riantes, & par les fictions même sous lesquelles elles les offrent à l'esprit. Elles répandent des fleurs sur les matières les plus abstraites, & savent les rendre intéressantes. »

¹ J'écarte l'histoire de mon étude : dans la période qui va nous occuper, l'histoire entre peu en tension avec la « poésie », tant il paraît évident qu'elles appartiennent au même monde des Belles-Lettres. Se cherchent toutefois depuis la vogue du pseudo-Ossian, qui commence dans les années 1760, de nouveaux agencements de la *poésie*, du mythe et de l'histoire que j'ai étudiés dans *Le Légendaire au XIX^e siècle. Poésie, mythe et vérité* (Paris, PUF 1997 ; numérisé sur le site Gallica).

Les lettres (éloquence, *poésie*, histoire) hésitent ainsi entre une culture et une écriture spécifiques. La *poésie*, en tant qu'art d'agrément, est à la fois une partie des Belles-Lettres et (en concurrence avec l'éloquence) leur qualité exprimée dans l'épithète *Belles*. Bref, la confusion règne sur ces distinctions, mais cette confusion leur permet précisément de constituer moins des délimitations que des points de passage entre la *poésie* (ses charmes, ses agréments), l'éloquence (et son énergie persuasive), l'histoire (et son érudition amène), et puis cet « esprit philosophique » que les Lumières françaises constituent en trait d'union des lettres et des sciences, voire comme le dispositif de leur annexion par la philosophie – c'est pourquoi dans l'*Encyclopédie* la philosophie n'appartient pas aux Belles-Lettres.

Se dégagent de cette configuration : une certaine conception de la philosophie (science, mais science rendue agréable par le bon goût et les ornements de la *poésie* et/ou de l'éloquence (ou des lettres) – à l'opposé du jargon d'une scolastique mille fois conspuée) ; une certaine conception de l'histoire (érudition amène, art de conter le passé, école de la vie) ; une certaine conception des lettres comme l'ornementation et la « clé » des sciences ; une certaine conception enfin du « littérateur accompli », alliant « l'esprit philosophique » et le « bon goût », à égale distance de la légèreté des beaux esprits et de la lourdeur des pédants, et familier de toutes les voies de passage entre lettres, sciences et philosophie.

Ainsi, les Lumières dessinent-elles un espace de circulation fluide, où le philosophe peut passer sans solution de continuité de l'essai au roman, de la tragédie à l'histoire etc., et se plaire à toutes les hybridations.

*

Cette cartographie des sciences et des lettres ne fait pas l'unanimité dans le second XVIII^e siècle, en particulier, du côté de l'antiphilosophie, dans la poésie sacrée, en laquelle Paul Bénichou a pu voir le champ où se déploie, entre 1750 et 1830, « Le Sacre de l'écrivain » – soit le sacre d'une littérature pensée à partir du modèle de la poésie inspirée, ses désordres prophétiques et sa poétique du sublime qui l'ouvre à l'expérience de la sacralité. Mais d'autres conceptions des *lettres* font concurrence à celle des Encyclopédistes, venues non plus du champ de la poésie, mais de celui de la philosophie.

En Allemagne, où l'Université ne constitue pas le repoussoir, mais l'espace légitime de la philosophie, Kant, le plus illustre représentant des Lumières, tranche les liens entre philosophie et Lettres, d'une part en faisant émerger des Lettres la *poésie*, qui en tant qu'œuvre d'art se définit comme une finalité sans fin, disjointe par là de savoirs qui sont, eux, intrinsèquement vectorisés (ni la physique, ni l'histoire, ni la philosophie elle-même ne sont sans but) ; d'autre part, en choisissant pour langage de cette reconfiguration une langue de spécialité, un allemand philosophique aussi peu soucieux de bon goût que le pire latin scolastique. Ainsi, ce qu'avec enthousiasme on peut comprendre comme une première affirmation de l'autonomie de quelque chose comme la *littérature* peut aussi être considéré comme son expulsion musclée hors du territoire de la philosophie.

En France, patrie du langage clair et de l'esprit de bonne compagnie, on appellera cela les *brouillards de la métaphysique du Nord*. Mais en cette heureuse contrée, un autre philosophe, venu comme Kant des Lumières et qui comme lui, mais d'une autre manière, récuse la figure du philosophe honnête homme, Rousseau, homme du peuple et grand

paranoïaque, va proposer une autre configuration, aussi éloignée des *lettres* de l'*Encyclopédie* que l'est la philosophie de Kant, mais à mille lieux des territorialisations kantienne : celle d'une prose sans ornements ni riantes fictions, mais pénétrée d'une poésie qui est la matière même d'une *pensée indéterminée* (pour reprendre l'expression de G. Poulet), sans but, *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Une poésie sans poétique fondue dans une philosophie sans savoir, une poésie et une philosophie confondues en un seul acte de co-naissance, dirait Claudel, d'un moi et d'un monde.

Au terme du XVIII^e siècle, nous avons distingué – sans aucune prétention à l'exhaustivité – quatre agencements, quatre cartographies des savoirs. L'agencement encyclopédiste, qui scelle l'union des lettres (*poésie* comprise) et des sciences dans la philosophie. La disposition antiphilosophique de la poésie sacrée. La séparation kantienne des buts du savoir philosophique et de la finalité sans fin des œuvres littéraires. La compénétration rousseauiste de la philosophie et de la poésie dans la dissolution rêveuse des savoirs en co-naissance intime du moi et du monde. Mais il n'est pas encore question de la *littérature* au sens sens où nous l'entendons.

*

Dans un beau livre qui a fait immédiatement date, *L'absolu littéraire, Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy ont proposé de dater la naissance de celle-ci, et avec elle de la modernité, du romantisme d'Iéna, et de la réunion entre 1798 et 1800, autour d'une revue, l'*Athenaeum*, d'un groupe de jeunes philosophes et de jeunes poètes – les frères Schlegel, Novalis, Tieck, un temps Schelling – qui entendent prendre leur distance par rapport à Kant – son rationalisme, son monde en soi, coupé de toute subjectivité, son « jargon » (*cf.* p. 103), son partage entre philosophie et lettres –. L'essai de Lacoue-Labarthe et Nancy est une anthologie commentée de textes écrits autour de l'*Athenaeum*, dont le principe de sélection clairement assumé est orienté vers la démonstration de la thèse contenue dans son titre : la naissance de *l'absolu littéraire*.

Le romantisme d'Iéna aurait marqué l'acte de naissance de la littérature comme idéal au-delà des autres champs de discours et de savoirs. Cette littérature, qui serait l'espace de l'écriture moderne, serait marquée par trois caractéristiques essentielles : la suture de la philosophie et de la poésie, la réflexivité et la clôture que cette réflexivité scelle. La littérature serait donc née à Iéna, en s'affirmant au-dessus des savoirs comme une vérité autonome, close sur elle-même, absolue, indépendante du monde des contingences et des relativités dans lequel se voient abandonnés ces savoirs – une littérature qui s'affirmerait donc comme une vérité suprême parce que n'ayant pas d'autre objet, ni d'autre matériau, ni d'autre visée que son propre langage.

Lacoue-Labarthe et Nancy publient en 1980 *L'Absolu littéraire* dans la collection « Poétique » que dirige alors Gérard Genette ; en 1980, soit dans un paysage intellectuel marqué par l'analyse structurale du texte clos sur lui-même, et par la lecture passionnée de Foucault, qui en 1966 dans *Les Mots et les Choses* avait défini la littérature, en sa modernité, par sa clôture et sa réflexivité ; une période où les philosophes se saisissent de la littérature – Beckett, Blanchot, Louis-René des Forêts, Raymond Roussel – moins comme un rendu sensible du monde que comme la puissance d'effraction d'une pensée de et dans un langage

auto-structuré et auto-engendré, puissance d'effraction qui fait de la littérature ainsi conçue un absolu, « à la recherche exclusive de sa propre identité » (p. 27).

Il me semble que cet horizon n'est plus tout à fait le nôtre pour plusieurs raisons : parce que la réflexion sur la littérature a réintégré en elle la part du sensible ; parce l'expérience de l'écriture (et de la lecture) est redescendue dans la vie concrète (voyez la différence entre *L'Espace littéraire* de Blanchot et *L'Histoire de la littérature* d'Olivier Cadiot) ; parce qu'il semble que l'inventivité soit aujourd'hui, plutôt que du côté d'un « absolu littéraire », du côté de pratiques d'hybridation qui définissent la littérature comme un *relatif* (la mobilise *relativement* à la philosophie, à l'histoire, à la psychanalyse, à la sociologie ; etc.). Et, par ailleurs, sans doute le sentiment de la précarité de la nature nous rend-il plus attentifs à la place qui est accordée à cette dernière dans la réflexion des premiers romantiques allemands. À partir de cet horizon, il semble qu'on ne lit pas exactement, ou qu'on ne lit pas toujours les textes de *l'Athenaeum* comme pouvaient le faire Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy en 1980.

Ces textes portent essentiellement quoique non exclusivement sur la *poésie*. Qu'il y ait en eux suture de la philosophie et de cette poésie, et plus précisément absorption de la philosophie dans la *poésie*, est évidemment indéniable : cette absorption fait réponse à Kant, et programme l'éviction, à la fin de l'aventure de *l'Athenaeum*, de Schelling, suspect d'hégélianisme. Que la poésie soit, par l'auto-ironie, réflexive, contenant ainsi au cœur d'elle-même la négativité qui la ruine en fragments, nul doute. Qu'en tant que totalité organique (et cette fois avec Kant) elle trouve en elle-même sa propre loi, c'est certain². Mais là où Lacoue-Labarthe et Nancy voient dans l'emploi du mot *poésie* par les premiers romantiques allemands un équivalent de l'emploi actuel du mot *littérature*, on peut distinguer avec ces derniers *Literatur* et *Dichtung*³ ou *Dichtkunst*, parfois décliné en *Poesie* : quelque chose qui tiendrait du *poiein* et de l'énergie d'une diction ou d'une nomination, en tout cas une force dynamique n'ayant rien de la stabilité « textuelle » d'un *absolu littéraire*.

Cette force dynamique de la poésie, l'homme l'a en partage avec les autres êtres qui peuplent la nature. Lui seul sait la réfléchir, donner à la poésie conscience d'elle-même, au moment même où idéalement elle s'élève pour se fondre dans le poème de l'infini (p. 82). Cette force dynamique qu'est la poésie échappe donc à toute clôture dans son mouvement, son transit (p. 111 *sq.*), et déborde le langage (p. 348 et 351) à quoi se tiennent les poèmes (p. 278). Elle entretient un rapport privilégié avec le « génie poétique », mais traverse avec une intensité variable tout être humain : le bourgeois à peine, tandis que les femmes sont si pleinement investies par la poésie qu'elles n'ont pas besoin d'écrire de poèmes, ce qui peut être compris comme une déclaration confiscatoire que les femmes pourront *balancer*, mais aussi comme une relativisation du « génie poétique », qui écrirait des poèmes pour combler ce manque *relatif* de poésie. Le poème lui-même n'est qu'une objectivation transitoire de la poésie : le « génie poétique » crée non seulement en écrivant des poèmes mais en « poétisant » ou « romantisant » le roman, et l'histoire (p. 307), et la philosophie et les sciences, et puis la vie (p. 217, 219).

² «La poésie est un discours républicain : un discours qui est à lui-même sa propre loi et sa propre fin, et dont toutes les parties sont des citoyens libres ayant le droit de se prononcer pour s'accorder » (p. 88).

³ La distinction est établie dans le « Glossaire » de *L'Absolu littéraire* pour y être immédiatement estompée.

Dans cette perspective, l'intensité des liens d'amitié qui unissent la petite communauté d'Iéna, la présence en son sein de femmes, objets d'amour, êtres de poésie, ne sont pas anecdotiques, mais programmatiques d'une vie poétique. Il faut romantiser, c'est-à-dire poétiser, et le champ de cette poétisation est infini. Il faut romantiser est une injonction à tout reprendre, à tout recommencer, à repartir en s'appuyant sur une nouvelle mythologie, dit le philosophe Schelling ; sur une nouvelle Encyclopédie, dit le poète Novalis, c'est à dire une nouvelle totalisation et un nouvel agencement des connaissances à partir de leur poétisation.

Une nouvelle Encyclopédie qui aurait, si le projet en avait été réalisé, délogé la philosophie de sa place souveraine pour y placer la poésie. Et celle-ci aurait été appelée à imprimer sa force heuristique dans toutes les branches du savoir en réparant les dommages fait à la langue par les Sciences grâce au privilège donné au langage impropre, merveilleusement inexact, du transfert métaphorique. « La poésie, *lit-on dans « Le plus ancien programme de l'idéalisme allemand »*, reçoit ainsi une plus haute dignité, elle redevient à la fin ce qu'elle était au commencement [ces commencements mythifiés de l'Antiquité grecque] – *l'éducatrice de l'humanité* ; car il n'y a plus de philosophie, il n'y a plus d'histoire, la poésie [*die Dichtkunst*] survivra seule à tout le reste des sciences et des arts » (p. 54).

Novalis et ses amis ne parlent pas exactement d'un *absolu littéraire* : ils parlent d'une infinitisation en puissance de la poésie – diction, nomination, création – dans ce que nous considérons comme *littérature*, et au-delà, dans ce que les Encyclopédistes appelaient les Lettres et les Sciences, et puis dans la mythologie, et au-delà encore, dans la vie de Tout, et cela par un mouvement que relance le « génie poétique », dont l'une des caractéristiques est « d'en savoir beaucoup plus qu'il ne sait qu'il n'en sait » (frgt 172, p. 121).

Tant est si bien que, comme le fait dire Friedrich Schlegel à Caroline, sa belle-sœur : « Si nous continuons de ce train, une chose après l'autre va se convertir en poésie sans que nous y prenions garde. Tout est-il donc poésie ! » (p.280). Pas tout à fait, puisqu'à en croire Antonio et Camilla dans l'« Entretien sur la poésie » du même Friedrich Schlegel, il suffit de se tourner vers la France pour concevoir comment « on peut être une grande nation sans poésie », et « comment on vit sans poésie » (p. 307).

*

La poésie est en tout cas, en cette année 1800, l'objet en France de très vifs débats, non pas dans une petite communauté poétique comme celle d'Iéna, mais au cœur d'une société qui se pose la question vitale de savoir comment sortir de la Révolution (ou si elle en est bien sortie, ou s'il faut en sortir). La *poésie* est l'objet d'un *débat de société*, qui emplit essais, libelles, et journaux, pour statuer de l'identité de la France, de sa relation au passé, de la définition de son présent, du choix de son avenir. Plus exactement, le débat porte sur les rapports entre la *poésie*, la philosophie et les sciences qui fait émerger les premiers linéaments d'une pensée de la *littérature* à travers la catégorie de *poésie*. Les travaux de Stéphane Zékian l'ont montré, ce débat est d'autant plus vif qu'il a lieu dans un contexte de patrimonialisation de la poésie. Car quoi qu'en pensent Antonio et Camilla (mais sur fond de conceptions tout autres de la poésie), la France de 1800 se définit comme *la nation littéraire*, dont la grandeur est faite de sa poésie, ou littérature. Encore faut-il s'entendre précisément sur la définition de ce patrimoine *littéraire*, et c'est là qu'il ne peut plus y avoir consensus, et que vont apparaître,

je reprends toujours les travaux de Stéphane Zékian, deux *personnages* : le XVII^e siècle, le siècle de Louis XIV et sa *poésie*, et le XVIII^e siècle, le siècle des Lumières et de la Révolution qu'elles ont produites. Deux entités unifiées, deux personnes auxquelles pour une bonne part l'histoire littéraire aujourd'hui croit encore, deux blocs bien homogènes : le siècle des écrivains, le siècle des philosophes. Deux entités autour desquelles s'affrontent deux camps. Deux camps qui ne sont pas le camp des romantiques opposés aux camp des classiques (ce débat là n'a pas encore émergé), mais celui des libéraux opposés aux contre-révolutionnaires.

Les libéraux, les progressistes qui entendent préserver l'héritage révolutionnaire dans la remise en ordre du présent, définissent ce patrimoine littéraire comme une continuité qui relie la France révolutionnée aux deux siècles précédents, la différence entre les deux tenant au progrès parcouru par les Lumières, d'un siècle de poètes à un siècle de philosophes. Dans cette perspective, le siècle des Lumières apparaît ainsi à leurs yeux comme un parachèvement du siècle qui l'a précédé, la charge du présent étant de s'inscrire dans cette continuité, d'en être le prolongement en assumant cet héritage qui est celui des lettres unies à la science et à la philosophie – le camp libéral conçoit le *littéraire* qui serait l'essence de la nation française dans les termes hérités de l'Encyclopédie : une conception belles-lettristes de la littérature qui la distingue des sciences mais pour sceller leur union dans la philosophie.

À la réserve près de son cosmopolitisme, c'est la position de Germaine de Staël en 1800 dans *De la littérature*, dont la définition n'est qu'une variante de celle des Belles-Lettres, philosophie comprise : la littérature rassemble « les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits, les sciences physiques exceptées ». Ces sciences physiques relèvent d'un autre régime de « l'exercice de la pensée dans les écrits », sans que cette différence soit marquée par un antagonisme.

Et dans la littérature s'unissent pacifiquement une philosophie qui absorbe l'histoire et ce que Germaine de Staël préfère appeler « ouvrages d'imagination » que « poésie », identifiant ainsi à la fiction ce qui se distingue de la philosophie mais s'unit à elle dans la littérature. *De La littérature dans ses rapports avec les institutions sociales* doit donc se lire comme un livre de philosophie, *c'est-à-dire de littérature*, et comme la contribution d'une libérale au débat de société qui agite la France de 1800 autour de la définition de cette *littérature*, dans ses rapports avec les sciences et la philosophie.

Quoi qu'il en soit du regard critique qu'y jette Germaine de Staël sur la Révolution, le souvenir de celle-ci ne condamne pas le XVIII^e siècle, ce siècle qui a succédé au « siècle de la littérature » comme « celui de la pensée » pour accompagner le mouvement de l'esprit (p. 285). « Dans le siècle de Louis XIV, la perfection de l'art même d'écrire était le principal objet des écrivains ; mais, dans le XVIII^e siècle, on voit déjà la littérature prendre un caractère différent. Ce n'est plus un art seulement, c'est un moyen ; elle devient une arme pour l'esprit humain, qu'elle s'était contentée jusqu'alors d'instruire et d'amuser » (p. 287). Considérations peu cohérentes en regard de la définition initialement donnée de la littérature, mais qui illustrent pleinement les termes dans lesquelles se situe en 1800 le débat patrimonial, et la manière dont il commence à affiner ce *littéraire* dont la France serait la nation. Un *littéraire* qui chez G. de Staël à la fois englobe la philosophie et s'en distingue, sur fond d'identification

de celle-ci non pas à une éducation des hommes (ce que prenaient en charge la *littérature* du XVII^e siècle), mais à l'émancipation de « l'esprit humain ».

À cette conception libérale de la *littérature* s'oppose frontalement celle des contre-révolutionnaires, qui vont creuser la distinction entre le XVII^e des poètes et le XVIII^e siècle des philosophes, avec la littérisation du siècle de Louis XIV que cette distinction suppose (Pascal grand écrivain vs Pascal philosophe), la réduction rétrospective de la polygraphie (Racine poète vs Racine poète et historien), l'oubli du fait que ce « siècle des poètes » a précisément produit les cadres belles-lettristes dans lesquels se sont épanouies les Lumières.

Creusement donc de la dissimilation des siècles précédents, et refus d'inscrire le présent dans un continuum qui en préserverait l'unité : les contre-révolutionnaires entendant adosser la culture du XIX^e siècle à l'héritage *poétique* du siècle de Louis XIV, pour rompre avec un désordre révolutionnaire que les philosophes des Lumières ont non seulement causé, mais entamé. L'errance morbide de René commence à la mort de Louis XIV, tandis que dans *Atala* cette incarnation de la poésie primitive qu'est l'indien Chactas se souvient d'avoir eu le bonheur dans sa jeunesse de voir le roi-soleil en sa cour à Versailles. *Génie du Christianisme* fait du siècle de Louis XIV l'âge d'or de la poésie. Quant à la *littérature*, Chateaubriand la définit en la classant « sous ces trois chefs principaux : philosophie, histoire, éloquence. » Et il ajoute : « Par *Philosophie* nous entendons ici l'étude de toute espèce de sciences » (p. 405). Chateaubriand disjoint ainsi poésie et littérature : il restreint le champ de cette dernière à deux savoirs (la philosophie, l'histoire) et à un régime d'expression (l'éloquence), et surtout, faisant voler en éclat la distinction des Belles-Lettres et des ouvrages scientifiques, il identifie philosophie et sciences dans une même condamnation de leur rationalisme asséchant.

Se met ainsi en place une opposition qui sera centrale dans le romantisme des années 1820, l'opposition entre une poésie enchanteresse, inspirée par le « génie » de la religion chrétienne, et une science – ou philosophie – qui désenchante (p. 407). Et *Génie du christianisme* s'arrache lui-même à ce désenchantement, en insérant dans ses réflexions philosophiques deux brefs romans, *Atala* et *René*, et en poétisant ses admirables pages sur les ruines ou encore les *merveilles* de la nature. La poétisation de l'essai de 1802 est inégale, discontinue, mais elle marque, bien davantage encore que les discours consacrés à la critique de la philosophie (soit de « toute espèce de sciences »), l'apparition d'un nouveau partage, qui désunit la science (le rationalisme qui avec sa langue exacte rabat le désir de savoir dans le monde tangible, objectif) et la poésie (en vers ou en prose) qui résiste par ses harmonies à ce désenchantement, par les transferts d'un style densément imagé à l'assèchement du langage dans l'exatitute, et ouvre le désir de savoir au mystère, à l'inconnaissable. Pour des raisons idéologiques il ne peut pas s'en prévaloir, mais c'est bien de Rousseau, du Rousseau des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, que Chateaubriand part pour faire de la *poésie* un travail du langage à travers lequel se pensent le moi et le monde comme inconnaissables, à l'écart de la *littérature* (« philosophie », histoire, éloquence) et de ses savoirs.

Le libéral Abbé Morellet, l'un des meilleurs représentants de la critique voltairienne d'alors, ne s'est pas trompé sur les dangers politiques que contenait une telle conception et une telle pratique de la poésie : le *jargon* d'*Atala*, avec ses transferts métaphoriques hors de tout bon sens, menace rien moins que le génie de la langue française, cette clarté exacte qui en

fait la langue éminente de la conversation et de la philosophie ; il est un *charabia* monstrueux, le signe d'une décadence de la France qu'il faut conjurer – le critique Brunetière à la fin du XIX^e siècle ne dira pas autre chose de Chateaubriand, reprenant alors ce qui sera devenu une antienne de l'antiromantisme. L'écriture de Chateaubriand est un galimatias double : incompréhensible non seulement au lecteur mais à l'écrivain lui-même dans l'auto-engendrement des signifiants.

Or, ce galimatias a précisément fait de Chateaubriand un mythe vivant, le mythe de l'Enchanteur, et le premier des maîtres de cette *sorcellerie évocatoire* dont parlera Baudelaire à propos de Gautier⁴. L'inconnaissable puise à la science primitive des mots qui en décuple les pouvoirs non d'identification, mais de suggestion. Une « langue » poétique est en train de s'inventer, à l'écart des signes trop exacts, trop transparents de la philosophie et des sciences, mais aussi loin des normes du « bon usage » que partageaient jusqu'alors en France dans le naturel, cet idéal de l'esthétique classique, les bons écrivains et la bonne compagnie. Une « langue » poétique est en train de s'inventer, et avec elle, contre les sciences et la philosophie, quelque chose que, dans notre vocabulaire à nous, nous pourrions appeler *littérature*.

Gardons-nous toutefois de faire de cette première apparition une épiphanie. Il suffit pour cela d'inverser les termes de notre sujet, et, en nous aidant des travaux de Jean-Louis Bonnet, de Jean-Luc Chappey et de Stéphane Zékian, de considérer la « littérature » du point de vue de ces savoirs pour doucher nos littéraires enthousiasmes. Le Consulat puis l'Empire ont été en effet plus que le moment d'élévation d'un « absolu littéraire » celui de la mise en concurrence de ce qu'on appelle depuis C.-P. Snow les « deux cultures », la « littéraire » et la « scientifique ». Sous le Consulat, cette concurrence eut pour résultat, dans le champ de la contre-révolution du moins, de mettre les « littéraires » sur la défensive à l'encontre d'un État, qui, tout en reprenant aux Encyclopédistes leur agencement des lettres et des sciences, menait une politique de développement de l'enseignement scientifique, à travers la fondation des Écoles centrales en particulier, et pis encore de leur point de vue, en soutenant les Idéologues, ces philosophes qui promouvaient une philosophie conçue comme science des idées, science des opérations de la pensée dans leur rapports avec le langage – tandis que par ailleurs s'inventait la psychologie dans les hôpitaux psychiatriques. Autrement dit, le Consulat ne faisait qu'accentuer un processus engagé par le XVIII^e siècle finissant, d'expansion des sciences dures sur la carte des savoirs, et de première élaboration de sciences de l'homme qui allaient empiéter de plus en plus sur le territoire le plus précieux des lettres : le territoire de la vie de la psyché (et du cœur, et de l'âme, et de l'esprit) et des signes qui la manifestent. Quant à l'Empire, s'il mit au pas finalement les Idéologues, il produisit à travers l'organisation de l'Institut national sinon une disciplinarisation⁵ des savoirs (qui ne viendra que beaucoup plus tard), du moins une spécialisation qui limitait de beaucoup les possibilités d'union des lettres et des sciences. Ces « politiques culturelles », les « littéraires » ne pouvaient pas ne pas y voir une fragilisation de leur camp, dans ce qu'il faut bien nommer avec le contre-révolutionnaire Bonald en 1811 une « guerre » des lettres et des sciences. Certes, l'usage des « lettres » par

⁴ Cf. Yves Vadé, *L'Enchantement littéraire*, Paris, Gallimard, 1990.

⁵ La constitution des savoirs en disciplines suppose que leur soient attribuées des méthodes spécifiques ; elle suppose aussi la professionnalisation de leur pratique.

les scientifiques, et l'appropriation des sciences par les écrivains persisteront en réalité durant tout le XIX^e siècle : il suffit de songer à la pratique continue de la poésie scientifique jusqu'à son couronnement en 1901 par le premier prix Nobel de littérature en la personne de Sully Prudhomme, auteur entre autres belles choses d'un poème sur le paratonnerre. Reste que les « littéraires » sont dans une situation neuve, ayant à subir les attaques frontales d'hommes de sciences qui dénoncent comme le fait le mathématicien Biot à travers Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand l'obsolescence de la culture scientifique des écrivains, voire qui entendent expulser les Lettres du domaine de la vérité. Cuvier, le grand maître de l'Histoire naturelle d'alors, ironisera en 1807 sur cette guerre de prééminence : autant discuter, dira-t-il, de la prééminence de l'automne ou du printemps, d'autant qu'à ses yeux personne ne s'entend sur le sens du mot *prééminence*, ni (je cite d'après Zékian 2011) « sur le mot lettres, sous lequel les partisans des lettres rangeaient tout ce qui n'est pas physique ou mathématique, et que leurs adversaires restreignaient à l'art d'écrire ». Mais sous ces dehors magnanimes, Cuvier sait très bien de quoi il retourne, lui qui aura avec constance affirmé sa propre prééminence sur Buffon, le grand naturaliste des Lumières, en basculant l'œuvre de son prédécesseur dans les lettres, et en restreignant ainsi son savoir à un art d'écrire offert au divertissement du public *non spécialiste*.

Les enchantements poétiques à l'orée du XIX^e siècle sont ainsi dans une large mesure à saisir comme la défense d'un territoire littéraire assiégé par les sciences, et contraint, sans y apporter une réponse unanime, de s'affronter à la question de savoir ce qu'est la *littérature*, question qui aura par la suite pour réponse moins une définition claire et consensuelle de cette *littérature*, qu'une redéfinition et une fétichisation (qui peut prendre la forme d'une sacralisation) de la *poésie*.

*

À l'épicentre d'une autre révolution, l'industrielle, l'essor des sciences et la volonté politique de leur donner toute leur importance dans l'éducation ont aussi profondément marqué le paysage intellectuel de la Grande-Bretagne du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, toutefois sans le polariser aussi nettement qu'il ne l'est alors en France. Waka Ishikura a ainsi souligné combien l'hypothèse des « deux cultures » était simplificatrice s'agissant des romantiques anglais. L'un de leurs plus fervents admirateurs est le grand mathématicien irlandais Hamilton ; la formation médicale de Keats s'imprime dans *Lamia* ; Coleridge est mieux que fasciné, intéressé par la chimie, en particulier celle de Priestley et de Humphry Davy, et son progressisme intègre l'espoir d'une émancipation de l'Homme par le développement scientifique. La capacité de la science à aller du visible à l'invisible, en particulier par la décomposition chimique, pouvait en faire une modalité de la *poésie*. Le point d'achoppement semble bien avoir été le matérialisme scientifique, avec sa menace de désenchantement du monde. G. Gusdorf le raconte, un soir, en 1817, le peintre Benjamin Haydon invita à dîner ses amis, tous poètes *romantiques*, pour leur montrer une *Entrée du Christ à Jérusalem* où il avait librement peint les visages de célébrités anciennes et contemporaines, parmi lesquelles Voltaire, « messie de la nation française », Keats, Wordsworth, et Newton. Tout à coup, raconte Haydon, le poète Charles Lamb se leva pour lui reprocher d'avoir peint Newton, cet individu qui « ne croyait à rien, à moins que ce ne fût

aussi clair que les trois côtés d'un triangle ». Là-dessus, Lamb et Keats tombèrent d'accord pour dire que Newton avait complètement détruit la poésie de l'arc-en-ciel en la réduisant aux couleurs du prisme, et tous burent par antiphrase « à la santé de Newton et à la confusion des mathématiques. » L'année suivante Mary Shelley publiera *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, qui offrira aux imaginations modernes le grand mythe des ambitions tératologiques de la science, en lui donnant la figure d'un artefact humain, animé d'une vie artificielle. Un peu plus tard Dickens dans *Temps difficiles* et son ami Coleridge dans *Sartor Resartus*, diront le vide laissé dans le cœur de l'homme au centre d'un monde transformé en machine. Et pour tous l'antidote à cette dénaturation qui est aussi une dévitalisation se nomme *poésie*. Toute une pensée écologique s'élabore ici, une pensée qui cherche à réagencer les rapports de l'homme à la nature en réparant les dommages causés par un esprit scientifique qui réduit l'homme et le monde à des mécanismes. Toute une écologie, et toute une pensée du vivant s'élaborent avec eux, qui appréhende son objet par une saisie synthétique à travers laquelle se réaccordent mondes matériel et spirituel, corps et âme, sensation, émotion et compréhension dans l'intuition sensible, frémissante comme les eaux des lacs.

S'invente aux bords de ces lacs un lyrisme propre à donner forme à cette intuition sensible du monde et dans le monde. Une poésie-paysage, qui substitue au monde objectif du matérialisme scientifique un monde intégralement spiritualisé et subjectivisé, où la nature peut dire *Je*, et le *Je* se fondre dans la nature, et où la voix humaine communique avec les voix de la nature, participe à son chant, *en est*. « La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout », dira Hugo en 1822 dans la Préface de son premier recueil, *Odes et poésies diverses*. Elle laisse à la science le calcul des surfaces, pour aller dans les profondeurs de toute chose, de tout être, là où se replie son mystère.

La poésie est le grand savoir parce qu'elle est connaissance du dedans. Dans la Préface de l'édition des souscripteurs de ses *Œuvres complètes*, Lamartine dira que pour l'atteindre, pour trouver sa voix, il faut quitter le monde des bibliothèques, renoncer aux leçons des livres, à l'assurance que donne l'étude, aux repères que donnent la culture, pour entrer dans l'épaisseur des forêts, et chanter comme le rossignol chante. Ici se mythifie le rêve d'une poésie immédiate, d'un chant de la nature qui serait un chant sur elle et d'elle, et qui délivrerait l'homme de l'angoisse de n'être plus que l'artefact monstrueux de son humanité. Au bord d'un autre lac que celui de Wordsworth, Lamartine fait du chant lyrique le lieu où se tissent les voix du vivant et de la morte, et de tout, « grottes ! forêt obscure ! », dans la connaissance.

Cette co-naissance, Lamartine l'articule à une métaphysique rudimentaire – le temps passe, la mort est affreuse, l'amour enchanteur, la nature sensible – métaphysique rudimentaire qui renvoie à cette opération de réduction du champ de la philosophie qu'accomplit le poème XX des *Méditations poétiques* (le poème qui s'intitule précisément « Philosophie ») : « Et las d'errer sans fin dans des champs sans limites, / Au seul jour que je vis, au seul bord que j'habite / J'ai borné désormais ma pensée et mes soins ». Une philosophie *bornée* à moins que la pensée ne se disperse dans l'infini sans bord, une poésie *bornée* qui aboutit dans le même poème à l'hypothèse horacienne selon laquelle « l'art d'être heureux » est sans doute « tout l'art de vivre » : à une extrême platitude donc, qui, sauf à prendre bêtement Lamartine pour un imbécile, doit être comprise comme un arasement très concerté du discours philosophique, comme sa décantation en une très simple sensation

d'existence dont seule la poésie, comme langage à la fois de l'intuition sensible et de l'extase, peut rendre compte. « Philosophie » est un poème antiphilosophique. La Contre-Révolution, l'ultracisme n'innervent pas seulement l'« Ode sur la naissance du duc de Bordeaux » ou « La Semaine Sainte à la Roche-Guyon », la célébration de la dynastie et la poésie sacrée ; ils innervent l'ensemble d'un recueil de *méditations* non pas *métaphysiques* mais *poétiques*. Contre le rationalisme et l'abstraction de la science et de la philosophie, la guerre continue, avec la poésie.

Avec la poésie qui fait soupirer le roseau, entre métaphore et expression littérale d'une unité de la vie sensible que Lamartine appelle *harmonie*. Et avec la poésie lyrique qui ramène toutes les questions, qu'elles soient politiques, religieuses, morales, ou poétiques à des *problèmes existentiels*. Et il ne faut pas prendre cette transformation de la philosophie en *problèmes existentiels* comme la manifestation d'un sentimentalisme irréfléchi⁶. Il faut la comprendre comme une régression critique de la philosophie à la sagesse (qu'on retrouverait dans certains poèmes de Vigny et de Hugo), et comprendre cette redéfinition de la philosophie en sagesse comme une des façons dont les romantiques ont noué la poésie non pas du tout à la mort, qui n'en est que l'ombre, mais à la vie, c'est-à-dire à la fois au vivant et à l'existence.

*

S'arrêter aux *Méditations poétiques*, c'est s'arrêter à mi-côte, et même au tout début des rapports que noueront ultérieurement les romantiques français entre « poésie », sciences et philosophie. À bien des égards, c'est s'arrêter à la phase réactive d'un mouvement d'opposition mais aussi d'absorption plus complexe – Newton en 1856 sera ainsi un des « mages » des *Contemplations* de Hugo. Se dessinent pourtant à travers ce premier Lamartine, et avec les « romantismes » des années 1800-1820, les contours sinon d'une *littérature*, du moins d'une *poésie* qui redéfinit ses spécificités par rapport à d'autres procédures d'accès à la vérité – la philosophie dans sa dimension rationaliste, les sciences – perçues comme concurrentes, sinon délétères, en tout cas prises en défaut.

Prises en défaut par la manière dont elles dissocient illusoirement le sujet et l'objet de la connaissance. Prises en défaut par la manière dont elles coupent l'homme de la vie. Prises en défaut par la manière dont elles assèchent les langues humaines.

Au lyrisme de transformer tout savoir en co-naissance du moi et du monde. À la poésie, dans et par-delà le poème, d'adjoindre aux séquençages logico-syntaxiques les rythmes de l'harmonie, et de substituer à la décomposition analytique et aux taxinomies des sciences les transferts de la métaphore, qui relie les éléments de la nature en son unité vivante.

Et tout le reste est littérature.

Indications bibliographiques

⁶ Rappelons que « Philosophie » a d'abord été envoyé à un ministre de France à Florence avec lequel Lamartine voulait travailler : commencer une carrière de grand serviteur du Royaume.

Forget Philippe *et al.*, *Nouvelle histoire de la littérature allemande*, II, *Sturm und Drang – Premier romantisme – classicisme* ; Paris, Armand Colin, 1998.

Bonnet Jean-Claude, « Le débat sur le Grand Siècle à l'Académie au début du XIX^e siècle », dans *Un siècle de deux cents ans*, dir. Jean Dagen et Philippe Roger, Paris, Desjonquères, 2004.

Chappey Jean-Luc, « Usages et enjeux politiques d'une métaphorisation de l'espace savant en Révolution. L'Encyclopédie vivante de la république thermidorienne à l'Empire », dans *Politix* n°48, 1999, p. 37-69.

Chateaubriand François-René de, *Génie du christianisme*, éd. Pierre Reboul, Paris, GF, 1966.

Gusdorf Georges, *Le Romantisme I, Le Savoir romantique*, « le procès de Newton », p. 197 *sqq.* ; Paris, Payot-Rivages, 1982.

Ishikura Waka, « The Romantic Vision of Unity of Poetry and Science, and the institutionalization of Science in England », dans Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens dir., *La poésie scientifique de la gloire au déclin*, publié dans la revue électronique *Épistémocritique*, epistemocritique.org, mise en ligne 2014.

Lacoue-Labarthe Philippe & Nancy Jean-Luc, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1980.

Millet Claude, *Le Romantisme. D'un bouleversement des lettres dans la France post-révolutionnaire*, Paris, LGF, coll. « Références », 2007 (nouvelle éd. 2017).

Millet Claude, « Le jargon romantique », dans C. Millet dir., *Politiques antiromantiques*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

Staël de Germaine, éd. Gérard Gengembre et Jean Goldzinck, Paris, GF, 1991.

Weber Anne-Gaëlle éd., *Belles-Lettres, sciences et littérature* : <http://epistemocritique.org/belles-lettres-sciences-litterature/>

Zékian Stéphane, « La personnification du 18^e siècle dans la France révolutionnée. Remarques sur l'enjeu des fictions séculaires », *Dix-huitième siècle*, 2010/1 (n° 42), p. 617-632. DOI : 10.3917/dhs.042.0617. URL : <https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2010-1-page-617.htm>

Zékian Stéphane, « Patrimoine littéraire et concurrence mémorielle. Hypothèses sur les usages du passé au lendemain de la Révolution française », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 40 | 2010, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 27 novembre 2017. URL : <http://rh19.revues.org.rproxy.sc.univ-paris-diderot.fr/3984> ; DOI : 10.4000/rh19.3984

Zékian Stéphane, « Siècle des Lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle » ; dans *LHT* n°8, mai 2011, *Le Partage des disciplines*, <http://www.fabula.org/lht/8/zekian.html>